

Chapitre 1

L'enterrement

Je ne sais pas pourquoi j'ai toujours imaginé les enterrements par temps de pluie.

Aujourd'hui, le ciel est bleu et le soleil radieux.

Nous sommes nombreux, plus que je ne l'aurais pensé ; des personnes âgées surtout dont je n'ai pas le souvenir de n'avoir jamais rencontrées. La famille, ou ce que j'en connais, ne s'est pas déplacée. Personnellement, j'ai répondu à une convocation du notaire : il y aura lecture de son testament demain, apparemment je suis concernée. Cela me surprend. La Tante Henriette, la sœur aînée de ma mère, a disparu de notre paysage familial il y a de cela bien des années. Du jour au lendemain, on n'a plus parlé d'elle.

Je l'ai connue. Je passais souvent mes vacances chez elle quand j'étais enfant, lorsqu'elle était encore mariée à Alphonse, dans leur petit pavillon de banlieue. Alphonse était plombier-électricien, à son compte, et Henriette prenait soin de son linge et de la maison. Classique.

J'écoute les paroles du prêtre, il énumère visiblement ému les qualités de la défunte, mentionne toutes les belles actions qu'elle a eues pour leur petite communauté et puis sa générosité, sa gentillesse et son dévouement. J'ai l'impression qu'il parle de quelqu'un qui m'est étranger, elle me semblait si réservée, effacée même. Nous sommes devant un caveau sur lequel est gravé « Charles de la Brétignière ». Ce caveau sera sa dernière demeure, celle qu'elle a souhaité partager avec son défunt mari.

Charles de la Brétignière ?

Mais, ma tante qui est donc ce Charles qui t'attend ?

Ma gorge se noue et les yeux me piquent. Je n'aime pas les enterrements, c'est sinistre, je ne suis pas à l'aise avec la mort ni avec les adieux. D'ailleurs, je me méfie de toute forme d'engagement solennel que ce soit pour maintenant ou pour l'éternité. En conséquence, je ne me suis jamais mariée car à quoi bon prononcer des vœux qu'on n'est pas sûr de pouvoir respecter ? Soyons honnêtes, qui a envie de se lier pour le meilleur et pour le pire ? Pas moi en tout cas. Si ça va c'est bien, mais si ça se gâte, je disparaîs. Je ne vais plus à l'église depuis belle lurette et j'ai bien l'intention de garder la Grande Faucheuse à distance. Je fais du jogging tous les matins. Sauf aujourd'hui. Mince je n'ai pas eu le temps et me voilà au cimetière.

Tata Iette : c'est le petit nom que je lui donnais et qui vient juste de me revenir, et avec ces mots une vague de tendresse et des sanglots. Mes yeux libèrent les larmes qui rendaient ma vision inconfortable. Le cœur se souvient, même si la pensée met aux oubliettes. Je l'aimais.

L'enfance c'était chouette, pas de jugement, juste la saveur de l'instant présent et la légèreté de l'insouciance. Il me revient qu'elle était douce et gentille avec moi, effectivement. Puis un jour, maman m'a dit que ma tante était une mauvaise personne, qu'on n'irait plus la voir et que, de toute façon, elle était partie sans laisser d'adresse. Une porte a été fermée subitement et irrévocablement, condamnant à l'ombre cette femme qui m'avait témoigné tant d'affection, de même qu'une partie de mon histoire, celle de mon enfance.

Après cet événement, j'ai été inscrite au centre aéré puisqu'il n'y avait plus personne pour m'accueillir les jours où l'école était fermée. Il n'avait d'aéré que le nom ; j'y étouffais. J'avais besoin d'attention, mais nous étions nombreux. Certains gosses étaient vraiment agressifs, il y en a un qui m'a dit que j'étais moche. Des chocs successifs, avec l'impression croissante d'être dans le tambour d'une machine à laver à la phase essorage, et d'enseveli mon monde a rapidement viré au gris. Aujourd'hui ça va, j'ai grandi et je me suis efforcée de définir des limites. J'ai appris à

remettre à leur place ceux qui ignorent les bonnes manières, ou à les éviter.

Pourquoi Henriette ne m'as-tu donc jamais fait parvenir une petite carte ? J'ai tant espéré de tes nouvelles. Je comptais pour des prunes ? Je sens l'abattement me gagner, puis la colère lui succède. Je déteste ces réactions qui expriment la perte de contrôle, mais plus je résiste et plus je grince des dents. Je songe que je n'ai pas envie d'être ici ni d'évoquer des souvenirs qui me sont devenus pénibles ; je me dis que je n'aurais peut-être pas dû venir et, qu'en fait, ces choses-là doivent pouvoir se régler par courrier. Des bulles d'encre noire se forment et flottent dans mon crâne, puis éclatent et taguent : trahison, abandon, les adultes tous des menteurs. La vie, une duperie, et de taille !

Je suis sidérée de mon comportement et m'efforce de prendre du recul. Avec les années, j'ai appris à refouler ce qui fait désordre et je suis devenue quelqu'un de très bien organisé. Une adulte à ma façon. J'ai mon propre sens des valeurs et j'y tiens parce que je suis persuadée de son bien-fondé.

Réconfortée, j'offre mon plus joli sourire à un homme qui a posé son regard sur moi. Ces yeux sont incroyablement bons. Qui est-il dans notre éphémère assemblée ? Quelle place occupe-t-il ? Peu m'importe finalement. Demain, on me désignera certainement comme la digne héritière d'un cheval à bascule, d'une commode démodée, d'un lampadaire encombrant ou de je ne sais quoi d'autre dont je me déferai lors d'un vide-grenier. Si j'en retire une somme coquette, je m'achèterai quelque chose qui me fera plaisir, ou bien je ferai l'aumône à un nécessiteux. On n'en parlera plus. Une page sera enfin définitivement tournée. J'aurais au moins la satisfaction d'être allée au bout des choses et d'avoir pris la peine de dire au revoir avant de disparaître.

Si j'ai fait l'effort de venir, inutile par contre de compter sur moi pour le pot organisé après les funérailles et auquel j'ai été conviée. Je ne connais personne et mes émotions me jouent des tours, il semble préférable que je prenne mes distances. Ce chapitre de ma vie est pratiquement clos. C'est bien ainsi, oui bien mieux. Il ne fait pas bon revenir sur le passé, surtout quand les souvenirs font des bosses sous le tapis. Je me retire.

Chapitre 2

L'office notarial

Hier, en quittant le cimetière, je suis allée au comptoir de l'Office de tourisme de la mairie pour avoir un plan du village. J'ai surligné au marqueur fluo l'emplacement de l'étude et tracé l'itinéraire depuis l'auberge qui m'avait été conseillée dans le courrier adressé par le notaire, celle à côté de la gare. Les trains n'ont pas perturbé mon sommeil. Ils sont plutôt rares. Je consulte ma montre, il est dix heures précisément. Je sonne. Après quelques instants, un clerc au sourire contraint, le dos courbé par les années, m'ouvre et m'invite à le suivre le long d'un couloir chichement éclairé. Il m'introduit ensuite dans un petit bureau cosy et vieillot, et me désigne un fauteuil. Je m'assieds le dos bien droit en tâtant la poche de ma veste avec satisfaction. J'y ai glissé mon billet et à l'hôtel mes bagages sont prêts. Je me sens soulagée car l'épreuve sera bientôt terminée.

Un court moment plus tard, la lourde porte grince à nouveau (à moins que ce ne soit la carcasse du clerc, car à le voir si délabré la question se pose) et laisse passer un couple âgé. L'homme et la femme me saluent respectueusement d'un hochement de tête, puis s'installent un peu en retrait sans cesser de se tenir par la main. On perçoit beaucoup de douceur chez eux. Un couple que les années ont, semble-t-il, curieusement aidé à unir. Ils sont mignons comme des santons. Il ne manque plus que les animaux de ferme sur fond de paille et les rois mages et voilà un super tableau. Doux Jésus ! Comme mon appartement parisien me manque soudain. Et ma routine, plus encore.

Mes pensées volent vers Charlotte, ma voisine de palier. Lorsque j'ai emménagé, il y a quelques années, elle a frappé à ma porte afin de me proposer son aide pour débarrasser mes affaires et organiser mon espace. Elle amenait avec elle des sablés aux raisins encore tièdes, alors j'ai proposé de faire du thé. Nous nous sommes liées d'amitié. Depuis, lorsque je m'absente, elle s'occupe de nourrir mon chat et lui tient compagnie. En échange, je prends parfois soin de ses plantes et de ses cultures aromatiques : menthe, ciboulette, coriandre. Elle m'a raconté qu'elle a aussi essayé de cultiver des kiwis, mais qu'ils n'ont pas pris. Pourtant, elle a la main joliment verte et parle à ses fleurs, herbes et arbrisseaux quotidiennement. C'est une passion. Sur les étagères de sa bibliothèque se trouvent de nombreux ouvrages qui traitent du sujet. En plus, elle est membre d'un club de randonnée qui se réunit pour observer la faune et la flore lors de grands parcours en France et à l'étranger. Elle va même jusqu'à enfouir des cristaux dans la terre de ses pots. Ses protégés semblent apprécier ses attentions, car son balcon est, en effet, une véritable jungle miniature, mais bien ordonnée. Je l'admire, parce que je n'ai jamais su y faire avec la verdure. Cependant, j'avoue que parfois je trouve qu'elle a l'air un peu ridicule, sans vouloir être méchante. Les plantes sont ornementales, elles apportent leur fraîcheur, leur beauté et leur parfum aussi, mais elles ne font pas de câlins ni ne sont douées de paroles.

Mon compagnon à quatre pattes s'appelle Angelo. Je l'ai nommé ainsi quand je l'ai adopté à cause de son pelage noir d'encre qui est très doux et de son caractère accommodant. Mais ce n'est pas là toute l'histoire, car j'avais tout d'abord envisagé de le baptiser Lucifer à cause de sa couleur, seulement Charlotte a fortement réagi quand je lui en ai parlé. Horrifiée, elle m'a fait remarquer que je pourrais m'attirer de graves ennuis, du genre mauvaises ondes. J'ai trouvé à cela un parfum de superstition de patelin. Après réflexion, pour éviter de tenter le sort, j'ai revu mon choix et en quelque sorte restauré l'équilibre. Il est vrai que Lucifer n'est pas le plus lumineux ni le plus sympathique des anges. Avec les années et une solide complicité, j'ai affecté un diminutif à mon ami. Depuis, un psy m'a dit, lors d'un dîner, que

donner un surnom à un être équivaut à réduire son identité à quelque chose que l'on peut maîtriser. Peut-être bien, mais mon Ange n'en semble pas affecté le moins du monde. C'est un grand seigneur, sûr du pouvoir qu'il exerce sur moi. Je ne peux généralement pas résister à ses grands yeux remplis de tendresse et à ses ronronnements sonores et, quand le soir vient, c'est lui qui parfois m'aide à m'endormir paisiblement pour laisser venir demain.

Je m'agite sur mon siège. L'attente se prolonge et ça commence à devenir lassant. Dehors le ciel s'est assombri, rendant l'intérieur de la pièce si obscure que l'on ne discerne plus que les contours des choses.

Enfin, le clerc pousse à nouveau la lourde porte et annonce d'une voix grinçante de vieux hibou qui lui sied à merveille : « Maître Bontemps ! ». Un homme svelte et de haute taille entre d'un pas vif, un dossier à la main. L'air, qui s'est chargé d'électricité avec l'orage qui se prépare au-dehors, semble se déplacer avec lui. Sa présence est charismatique. Il prend place derrière le bureau, tire le fauteuil à lui, s'assoit confortablement puis pose délicatement son dossier cartonné devant lui et ses bras sur les accoudoirs. Il se redresse, respire tranquillement et lève le regard pour nous contempler. Le temps fait comme une pause. Il sourit.

C'est l'homme du cimetière, celui au regard si bon. Quelle surprise ! Je ne l'aurais pas imaginé notaire.

Chapitre 3

Le testament

Le notaire dirige une main vers l'interrupteur de sa lampe de bureau, un modèle que l'on voit couramment dans les bibliothèques. Un clic discret et une lumière verdâtre se diffuse, projetant un éclairage intime, localisé. L'obscurité tout autour semble encore plus opaque.

— Mesdames, Monsieur. Bienvenue à vous ! Merci de vous être déplacés. Je vais sans attendre procéder à la lecture du testament de feu Madame Henriette de la Brétignière. Désolé de vous avoir fait patienter.

Il a une belle voix, profonde, pleine et reposante. Je me sens tout à coup terriblement tendue par contraste. Je prends une longue inspiration et expire l'air progressivement tout en m'appliquant à dénouer les tensions dans ma nuque et mes épaules.

C'est une méthode que j'ai apprise quand je participais aux cours de yoga de Juliette près du métro Convention à Paris. Tous les mardis, nous nous réunissions pour pratiquer en petits groupes toutes sortes de contorsions sous le regard bienveillant de son Maître sur poster mural en noir et blanc, un Indien au nom imprononçable. Je reconnais qu'à l'époque le yoga m'avait apporté beaucoup de souplesse et de confort, notamment au niveau digestif, cependant les cours étaient parfois assortis d'une philosophie et de protocoles qui me dérangent vraiment. Je n'étais pas en demande et puis je n'apprécie pas qu'on m'impose quoi que ce soit. Alors, après quelques mois, j'ai pris la décision de résilier mon abonnement. Je me suis ensuite inscrite à un

cours de body combat et de step dans un club de fitness. Mais c'était trop exigeant et terriblement agité. Depuis, j'ai opté pour le jogging en solitaire au parc André Citroën. J'y trouve le plaisir d'une liberté dont j'ai besoin pour ne pas étouffer puisque je peux progresser à mon rythme et m'entraîner les jours où cela me convient. Je continue cependant de pratiquer quelques-uns des exercices antistress que Juliette nous avait enseignés pour m'oxygéner le cerveau, garder le contrôle sur mes émotions et pour me recentrer sur moi-même. Ce serait stupide de ne pas conserver ce qui fait du bien.

Inspiration, une pause, je garde l'air ; expiration, je libère, fais le vide. Depuis mon arrivée hier, j'ai une sensation d'étrangeté très perturbante. Je ne connais pas la région, pas les gens et je me demande ce qui m'a poussé à répondre à l'invitation d'Henriette alors que j'ai dû me contenter de son silence durant toutes ses années. Je laisse de côté le protocole du souffle pour revenir à mes sensations. J'aimerais pouvoir nommer celle qui s'est nichée au creux de mon estomac, peut-être qu'ainsi je pourrais agir sur elle. Mais je vois que Maître Bontemps tend la main vers le dossier et en dénoue les liens pour ensuite s'emparer d'une liasse épaisse de documents dactylographiés portant maints paraphes et cachets. Je soupire discrètement. Enfin, nous y voilà. Mais non ! Semblant se remémorer quelque chose, il interrompt son geste et ouvre le tiroir de droite de son imposant bureau. Il en sort un cadre ovale qu'il dépose bien en vue, à notre intention, dans la flaque de lumière spectrale.

C'est un portrait d'Henriette. Une Henriette que je n'ai pas connue. Elle sourit à celui qui a pris ce cliché, son expression est tranquille et douce, son regard rayonnant, elle a l'air heureux. Une beauté particulière émane de son visage, comme une fenêtre vers autre chose. Elle est resplendissante. Je suis surprise de la noblesse de son port de tête et de l'élégance de sa tenue.

J'ai le souvenir d'une personne à l'apparence très différente. Une femme brave, les cheveux soignés, mais ternes, rassemblés sur la nuque en un minuscule chignon, un peu grisonnante. Pourtant elle avait la petite quarantaine, je crois. À la maison, elle portait des blouses pour protéger ses vêtements, constamment occupée

à quelques tâches ménagères. Je me remémore l'odeur du repas qui mijotait sur la gazinière dans l'arrière-cuisine, de la brioche mise à dorer dans le four pour l'heure du goûter, du café qui passait lentement, comme le temps. Paisiblement. Je chérissais les moments que nous passions ensemble. Les jours de marché, je l'accompagnais munie d'un petit panier tressé dans lequel elles déposaient au fur et à mesure les plus légères des emplettes. Les commerçants l'aimaient bien. Je me souviens de la timide fermeté de sa main qui tenait la mienne pour me guider parmi les étalages, du sourire qui naissait dans ses yeux bleu azur, comme une éclaircie après la pluie et de la douceur de ses joues rosies par la marche sous mes lèvres lorsque j'y déposais un baiser. Je la remerciais pour la pêche juteuse qui me faisait tant envie sur l'étal, elle avait cédé toute en joie de pouvoir m'accorder ce plaisir et prélevé sur l'argent des courses du ménage quelques petites pièces bien rangées dans son porte-monnaie. Elle savait accorder de la valeur aux choses et les rendait plus précieuses. Je ne sais pas si elle était consciente du plaisir que cela m'apportait. Elle était très discrète et très attentionnée.

Avec le recul, j'ai le sentiment qu'elle subissait sa vie. Pourquoi cette joie qu'elle partageait avec moi semblait-elle absente de son couple ? Que leur manquait-il pour être heureux ? On connaissait Alphonse Bichon comme un homme courageux et travailleur. Je le voyais peu. Je me levais alors qu'il était déjà parti et j'étais couchée lorsqu'il rentrait vers vingt heures. Le week-end, il bricolait à la maison ou chez les voisins et il faisait la sieste. Les repas se prenaient en silence. Je dessinais dans mon assiette des figures avec mes pâtes alphabet. Ils n'ont pas eu d'enfant. Alphonse est mort d'une crise cardiaque, je crois. C'est ensuite qu'on n'a plus parlé d'elle. Bannie la mémoire de Tata Iette, elle était soudain devenue une mauvaise femme ! Tout s'est passé très vite.

Je reviens au portrait d'Henriette, dans l'ovale du cadre, c'est celui d'une personne d'un certain âge, certes, mais à l'expression terriblement plus jeune que dans mon souvenir, elle semble très sage, sûre d'elle, et manifestement comblée.

La femme occupant le siège derrière moi émet un sanglot, vite réprimé. Je me tourne discrètement et vois que l'homme, que

je suppose être son époux, déplace légèrement sa chaise pour la souder à la sienne. Je ressens un bref souffle chaud entre mes omoplates, quelque chose qui circule entre eux. Qui sont-ils ? On ne nous a pas présentés.

Souder. Avec le recul, il me semble qu'Henriette et son mari n'étaient unis que par le mariage. Des vœux prononcés qui n'apportent pas le bonheur. Des habitudes, des conventions, des convenances. Toutes mes craintes, bien réelles.

Un bruissement de papier me ramène au moment présent. Le notaire, aux doigts effilés terminés par des ongles impeccables, entame l'énumération des biens de Tante Henriette : un manoir de 17 pièces, richement meublé : tableaux de maîtres et antiquités, et ses dépendances. Le tout implanté dans un parc d'environ 10 hectares traversé par un ruisseau. Des terres, également, dont certaines cultivées, puis une voiture de service, une de collection et un cabriolet récent, et enfin, un portefeuille d'actions et des placements bien gérés. Je passe les détails de moindre importance.

Tante Henriette était riche !

Vient ensuite la répartition de l'héritage avec des donations à diverses associations et fondations, une allocation annuelle à vie pour les employés de maison : Adèle et Maurice Rigaud, assortie de la jouissance du pavillon des gardiens et du véhicule de service, à condition qu'ils s'engagent à demeurer fidèles à la nouvelle héritière tant qu'elle souhaitera conserver la propriété.

Les sanglots reprennent sous le regard bienveillant et chaleureux du notaire. Je comprends que ce couple qui est présent aujourd'hui, avec moi, est celui désigné. Adèle pleure une maîtresse qui n'est plus. Avec son mari, ils ont été les attentifs serviteurs de l'Henriette qui m'est inconnue et de Charles, son second époux, décédé il y a trois ans d'après la plaque au cimetière et dont j'ignorais le nom et l'existence hier encore. Je ne peux m'empêcher de ressentir un peu de jalousie pour ce qu'ils ont partagé et dont je me suis trouvée exclue, mais pas pour les biens matériels. Je suis autonome et je n'ai pas de gros besoins. Quoique, si quelque chose me revient, je ne vois pas vraiment pourquoi je m'en priverais même si c'est pour ne pas le conserver finalement. Je me

découvre une certaine amertume, mais c'est normal, j'ai été mise à l'écart. Oh, et puis cela m'est bien égal pourvu qu'on en finisse.

— À Claire Morel, ma jeune nièce, je lègue la totalité de mes biens et placements, déduction faite des donations et engagements précités.

Claire Morel... c'est moi ! Je suis abasourdie, sous le choc. Elle m'a tout laissé. Si je n'étais pas assise, je vacillerais sous le coup de la surprise. Elle a pensé à moi et m'a désignée unique légataire. C'est incroyable !

— À une condition...

Le notaire fait une pause, comme hésitant, et redresse la tête. Je suis totalement concentrée sur l'écoute de ce qui est à venir et c'est dans cet état de vigilance que j'enregistre un peu au ralenti qu'il a reporté toute son attention sur moi. Je perçois de la gravité dans son regard et autre chose de moins manifeste, de la chaleur, je crois, ainsi qu'un soupçon de curiosité. Quelques instants je m'é gare dans ce vis-à-vis aux yeux ambrés et saisis presque une image, ou une lueur, mais trop fugace, j'en perds la trace. J'ai peut-être imaginé tout cela d'ailleurs. Il revient à la lecture en s'éclaircissant discrètement la voix :

— À une condition : Claire devra fournir la preuve d'ici un an, jour pour jour, qu'elle a su guérir et ouvrir son cœur. Par conséquent, au terme de cette année, elle devra se présenter à l'Étude de Maître Bontemps qui saura apprécier si cette condition a été remplie. Dans la négative, la totalité de mes biens sera vendue et répartie suivant les indications données sur le document annexé au présent testament.

Au-dehors, l'orage qui couvait éclate soudain en un retentissant coup de tonnerre.